



La compagnie Carinae, Atelier Théâtre Actuel,
ZD productions et NTL PROD présentent

théâtres
parisiens
associés

THÉÂTRE MICHEL

LA PEUR

D'après la nouvelle de **STEFAN ZWEIG**



«ADMIRABLE ET HALETANT !»

F.Ferrand - Europe 1

«UN RÉGAL ! UNE FORCE INCROYABLE !»

L'Express

«DE LA FROUSSE SERVIE SUR UN PLATEAU... UNE JOLIE RÉUSSITE»

L'Humanité

«UNE PIÈCE QUI MONTE EN TENSION DE MINUTE EN MINUTE»

Marianne

SUCCÈS, PROLONGATIONS !

Adaptation et mise en scène **D'ÉLODIE MENANT**

Avec Hélène DEGY, Aliocha ITOVICH et Ophélie MARSAUD

DU JEUDI AU DIMANCHE À 19H

THÉÂTRE MICHEL / 38, RUE DES MATHURINS 75008 PARIS / MÉTRO MADELINE OU HAVRE-CAUMARTIN

RÉSERVATIONS : 01 42 65 35 02 WWW.THEATRE-MICHEL.FR



PRESSE

LA PRESSE, sur l'adaptation

Franck Ferrand - Europe 1 : « Une histoire qui nous tient en haleine. Elodie Menant a saisi toute l'intelligence de ce texte, son adaptation théâtrale est remarquable. »

« Splendide adaptation d'Elodie Menant, à la fois respectueuse du style original et empreinte de modernité, qui traduit bien la montée de l'angoisse de la nouvelle implacable de Stefan Zweig. Cette nouvelle création devrait convaincre autant que "La pitié dangereuse", réussite absolue des saisons précédentes. » Nicolas Arnstram - de Froggys delight (non publié sur le site)

La chaîne théâtres : Coup de cœur. A voir absolument.

« Ce n'est jamais facile d'adapter une nouvelle, Elodie Menant a parfaitement su extrapoler la psychologie des personnages et leur évolution. Captivant. » Nicole Bourbon – de Regars.org (non publié sur le site)

LA PRESSE, sur le spectacle

La Provence



Dans un décor des années cinquante parfaitement exécuté, la metteuse en scène Elodie Menant apprivoise l'angoisse en adaptant très intelligemment la nouvelle de Stephan Zweig, parue en 1910. Irène Wagner, femme au foyer, est le personnage central d'un quatuor angoissant : elle même l'infidèle, son mari, l'amant, et la peur incarnée par un personnage, Lisa. Au sein du foyer chaleureux s'installe un climat de culpabilité, de manipulation et de crainte torturante. Ce huis-clos mouvant ne vole pas sa comparaison au grand cinéaste Hitchcock, pour cause, « Fenêtre sur cour » en est l'inspirateur. Et ça fonctionne, le public est voyeur, il regarde par la fenêtre la montée de l'angoisse, de l'incompréhension, du mensonge et de la violence, assistant stupéfait à cette grande manipulation de l'âme. Le décor se meut au rythme du suspense, les murs se rétrécissent, la luminosité varie, l'étau de l'angoisse se resserre, affleurant la folie. Juste avant que, coup de théâtre, la vérité se dévoile.

Victorine Gay, [La Provence](#), 23 juillet 2014

FIGARO SCOPE



Encore une adaptation d'un récit de Stefan Zweig, mais, cette fois, vraiment très réussie. Cette adaptation d'Elodie Menant est, en effet, excellente, au point qu'on croirait presque assister à une vraie pièce de théâtre. C'est construit, intelligent, avec un suspense parfaitement aménagé.

Irène trompe son mari, qu'elle aime mais qui la délaisse pour son travail. Elle vit son adultère entre prudence, plaisir et culpabilité, jusqu'au jour où elle est agressée par une étrange femme qui se dit la compagne de son amant et qui menace de tout révéler à son mari. Un chantage, petit à petit, inéluctablement, se met en place et la pauvre femme ne sait plus comment s'en sortir. La peur s'installe. Le texte est ambigu à souhait et les trois comédiens excellents. Aliocha Itovitch est parfait dans le rôle du mari. Ophélie Marsaud très inquiétante et Hélène Degy (une comédienne à découvrir), vraiment bouleversante. Le genre de spectacle qui fait plaisir et qui vous donne envie de retourner dès le lendemain au théâtre.

Jean-Luc Jeener, 25 janvier 2017

Le Parisien



Succombez à cette « Peur »

Avocat pénaliste ; Fritz travaille beaucoup. Trop, selon Irène, sa femme et mère de leurs deux enfants. Se sentant délaissée, elle succombe à la tentation de l'adultère... un jour, une femme l'aborde et se présente comme la compagne de son amant. Elle lui réclame de l'argent contre son silence. Encore plus, toujours plus... « tu penses que tu peux prendre et rendre sans conséquences ? » la menace-t-elle. Irène est prise au piège. Incapable d'avouer à son mari, ce qui annulerait tout moyen de chantage, elle trouve le moyen de lui soutirer de l'argent, s'enfoncé dans le mensonge, sombre peu à peu. Son couple, qu'elle fait tout pour sauver, se délite lentement. La peur l'habite, cette hantise de tout perdre, de payer au prix fort sa faute.

« La peur détruit, la punition apaise », lui dit un jour Fritz. Mais Irène, incapable de parler, finit par voir cette mystérieuse femme partout, dans sa cuisine, chez des amis. Sont-ce des souvenirs, des hallucinations ? Le spectateur spéculé, littéralement happé. Comment faire que tout s'arrête ? Elle perd pied, devient incohérente, à la limite de la folie. Jouant finement la carte du suspense, cette brillante adaptation d'une nouvelle de Stefan Zweig par Elodie Menant tient en haleine. Avec sa tension allant crescendo, ce formidable thriller psychologique tient beaucoup à sa pièce maîtresse, Hélène Degy, impressionnante. Fragile et incandescente, elle semble se consumer sur scène.

Sylvain Merle, 21 mars 2017

L'Orient LE JOUR

Dans une adaptation et une mise en scène d'Élodie Menant, « La Peur », de Stefan Zweig, est une belle réflexion sur la honte, la culpabilité, le mensonge, la perversité et, surtout, sur la non-communication.

Irène, épouse d'un avocat, vit dans un confort bourgeois dont les codes paraissent éloignés de la réalité, un confort qui ennuie. De lassitude, elle trompe son mari et son ennui. Quand, par un après-midi, en sortant de chez son amant, une femme l'interpelle, lui crache à la figure son dégoût et exerce sur elle un chantage, la peur l'envahit, au point d'occuper toute la place dans sa vie. Certes, un sujet de vaudeville au départ... Mais non, il ne s'agit pas d'une histoire banale d'adultère, mais d'un drame existentiel et violent. Stefan Zweig, qui n'a pas son pareil pour sonder l'âme humaine, écrit un véritable drame psychologique.

Mieux qu'un simple trio amoureux, il a imaginé un quatuor diabolique, la femme infidèle, le mari, l'amant, et la peur. C'est une véritable descente aux enfers, au subtil dérèglement progressif (mais inexorable) de la conscience d'Irène que le public du théâtre Monnot aura à affronter. Cette œuvre – La Peur, une pièce extraite d'un recueil de six nouvelles, adaptée et mise en scène par Élodie Menant – un peu datée n'a rien perdu de sa force psychologique tant la tension est réelle. Emma Bovary n'est pas loin, Alfred Hitchcock non plus.

Calvaire

Une nouvelle est avant tout un récit, et il a fallu à Élodie Menant – qui joue également le premier rôle – mettre en place des dialogues, sonder la complexité psychologique de chaque personnage, lui construire un vécu sans écorcher la matrice d'un génie comme Stefan Zweig. Elle use d'audace pour concrétiser un texte puissant, d'intelligence et de créativité pour une mise en scène contemporaine et bien ficelée. Actrice, elle campe son personnage avec brio, et traduit fidèlement l'esprit de l'auteur. Metteuse en scène, elle installe un décor minimal en boîtes où un appartement se transforme et devient une véritable prison, un huis clos étouffant qui enferme les personnages principaux, elle réussit à laisser la tension monter crescendo et la peur gagner du terrain petit à petit, et use d'ingéniosité théâtrale pour permettre au public de traverser les pensées de chaque personnage. Le texte est fin, à propos, sans fioriture, les acteurs puissants et le dénouement inattendu.

Manipulation ou hallucination ? La vie d'Irène est un véritable calvaire. Un calvaire que Zweig a dépeint avec tout son talent et qu'Élodie Menant déroule à la cadence rythmée de l'effroi grandissant d'Irène. D'une histoire banale, c'est un véritable thriller amoureux au suspense à peine soutenable que le tandem Zweig-Menant offre au lecteur du XXe siècle, devenu public au XXIe. « La peur est pire que le châtement quelle que soit sa gravité, il reste préférable à l'affreuse attente indéterminée qui se prolonge à l'infini, horriblement ». Zweig a tout compris...

Mais au-delà de l'amertume et de la honte, au-delà de la spirale du mensonge dans lequel l'adultère plonge, il s'agit surtout de soulever la problématique de la communication et de l'intelligence de chaque couple à la mettre en place. Lorsque l'angoisse étreint Irène et réussit aussi à toucher le public, il n'a qu'une seule hâte : parvenir à la fin pour pouvoir souffler et se relâcher... Difficile de tromper son partenaire après avoir lu cette nouvelle ou vu la pièce.

Danny Mallat, 16 juin 2017

<https://www.lorientlejour.com/article/1057491/et-si-lon-avalait-un-antidote-contre-ladultere.html>

L'EXPRESS

Un régal ! Une femme adultère cède à une maître-chanteuse, afin que son mari n'apprenne rien. À moins qu'il ne sache déjà tout... Transposée dans l'Amérique des *fifties*, cette adaptation de la nouvelle de Stefan Zweig prend une force incroyable, grâce surtout à l'interprétation d'Hélène Degy.

Christophe Barbier, 26 octobre 2016

DNA DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE

Une plongée dans un suspense hitchcockien menée de jeu de maître par les acteurs de la compagnie Carinae.

Dans les années 50, un couple se désagrège lentement, la femme prend un amant par ennui et le mari, avocat, bosse à en perdre haleine. Tout cela semble du conventionnel et du déjà-vu, mais mieux qu'un banal trio amoureux, Stefan Zweig a imaginé un quatuor diabolique : la femme adultère, le mari, l'amant et "la peur", quatrième personnage à part entière.

La peur rôde en permanence, resserre son étau implacable autour de l'âme d'Irène Wagner, grande bourgeoise menant une vie frivole, épouse d'un grand avocat et maîtresse d'un jeune pianiste. Elle s'est laissé séduire, s'est donnée à lui sans avoir besoin de lui, sans le désirer vraiment. "Par une sorte de curiosité inquiète". Elle a intégré son amant à sa vie quotidienne et l'adultère ne torture pas sa conscience.

Mais un grain de sable vient perturber le bel arrangement coupable, une femme jalouse découvre son secret et entreprend de la faire chanter, la poursuivant même jusqu'au cœur de son foyer.

Mensonges ou hallucinations ?

Les spectateurs assistent alors à une véritable descente aux enfers, à un subtil dérèglement progressif mais inexorable, de la conscience d'Irène sous l'emprise de la peur, qui s'accompagne naturellement de manifestations physiques qui inquiètent son entourage et son mari en particulier.

Une torture psychologique, la tension est réelle et le dénouement magistral. Hélène Degy, Aliocha Itovitch et Ophélie Marsaud, dans une mise en scène d'Elodie Menant, servent ce texte avec justesse et crédibilité. Quant au public, il vit la montée en suspense pendu aux événements et les mains moites. Bref, un excellent spectacle.

P. BR., 5 février 2016

CHARLIE HEBDO

Lui, avocat en son cabinet, aux ambitions prenantes, aux idées arrêtées et au labeur solitaire. Elle, belle, pas idiote, femme au foyer, aux talents de styliste, s'ennuie et trouve meilleure compagnie auprès d'un galant.

L'adultère serait banal si n'apparaissait pas dans le cercle licencieux l'amie lésée de l'amant. Ainsi, entrant dans la danse des infidélités, les jeux semblent faits.

Mais la femme trahie, rétive à la docilité, s'inscrit au chantage, menaçant sa rivale de révélations adultérines à l'avocat laborieux et trompé.

Et la peur, insidieuse, s'installe, amenant avec un plaisir malin le spectateur dans son rôle de voyeur. Pour cela, Elodie Menant déploie avec habileté des artifices de décors mouvants et des juxtapositions temporelles à la mécanique hitchcockienne, clairement inspirée de *Fenêtre sur cour*.

Quand le théâtre se colore de noir et blanc dans une pure esthétique cinématographique et use du suspense jusqu'au revirement final, il enchante et rend délectable ce voyeurisme.

Gil Chauveau, 16 novembre 2016

ELLE

SEXY STYLISH SPIRITED

Coup de cœur

Un couple ordinaire prend son petit-déjeuner. Monsieur est absorbé par son travail, madame tente, en vain, de capter son attention. Sentiment troublant. L'étrangeté va peu à peu laisser place à l'inquiétude et à l'angoisse. Pendant que son avocat de mari se noie dans ses plaidoiries, Irène Wagner, femme adultère, se retrouve aux mains d'une odieuse maître-chanteuse. Où s'arrête le réel ? Où commencent les hallucinations ? Qui manipule qui ? Et, surtout, comment sortir du cercle éprouvant du mensonge ?

Nouvelle de Stefan Zweig, *La Peur* est un bijou de tension psychologique qu'Elodie Menant adapte avec maestria : scénographie inspirée, décor mobile qui se referme comme un piège implacable et trio d'acteurs puissants, Hélène Degy en tête. Cette dernière passe de la fraîcheur radieuse d'une héroïne amoureuse à la femme rongée par la culpabilité qui ne trouve aucune issue à son mal.

Anna Nobili, 2 décembre 2016

Le Parisien

★★★ ...La nouvelle de Stefan Zweig et le talent d'Hélène Degy, bouleversante en épouse rongée par le remords, font de cette pièce haletante un grand moment de théâtre.

Catherine Lalanne, 1er décembre 2016

Marianne 2

L'histoire commence comme une scène de la vie ordinaire. Irène (Hélène Degy), femme au foyer, et son mari Fritz (Aliocha Itovich) se retrouvent dans la salle à manger. Elle voudrait parler, lui ne songe qu'à travailler, en retard sur un dossier. Ils échangent des mots d'incompréhension, banals, rien de grave, les enfants dorment, tout va bien, bien sûr mon chéri. L'avocat s'en va pour sa journée de labeur, abandonnant sa tendre et chère à son inactivité lascive. Sauf que son époux à peine parti, Irène se précipite sur le téléphone pour prendre rendez-vous, après s'être assurée de n'être entendue de personne.

On découvre ainsi qu'Irène a un amant. Il va en découler une lente plongée dans le monde obscur du mensonge et de la manipulation. Stefan Zweig (1881-1942) en a tiré une nouvelle, reprise et adaptée par Elodie Menant qui a voulu donner à la dérive du couple un côté thriller psychologique.

Zweig disait : « On peut tout fuir sauf sa conscience ». Irène va le vérifier à ses frais. Au début, tout se passe bien. Elle partage sa vie entre son avocat de mari et l'homme de son cœur sans que rien ne vienne perturber cet arrangement, au prix de quelques mensonges domestiques assumés sans état d'âme. Mais un grain de sable se glisse dans la mécanique sous forme d'un troisième personnage, une femme (Ophélie Marsaud) qui se prétend la compagne de l'amant et qui menace de tout dévoiler au mari cocu, sauf arrangement financier conséquent.

Alors commence la descente aux enfers d'Irène. Prise au piège, celle-ci ne sait plus comment se rattraper aux branches pour empêcher son avocat de mari de découvrir le pot aux roses et pour enrayer le chantage financier. Placé dans la position du voyeur, le spectateur est alors sur le fil du rasoir du vrai et du faux. La femme trompée existe-t-elle vraiment ou la femme adultère cède-t-elle à un fantasme culpabilisateur? Que sait ou non le mari ?

Elodie Menant joue sur toutes les cordes du suspens pour amener une fin que l'on se gardera de dévoiler, au terme d'une pièce qui monte en tension de minute en minute. Quand Zweig et Hitchcock font bon ménage, il n'y a aucun risque de divorce.

Jack Dion, 24 octobre 2016

<http://www.marianne.net/theatre/empire-du-mensonge-folie-du-succes-prix-100247317.html>



Avec « La Peur », Stefan Zweig dissèque la déliquescence d'un couple rongé par le quotidien. Mais pas par le manque d'amour. Elodie Menant signe la mise en scène ingénieuse de ce thriller conjugal fantasmagique. La belle Hélène Degy explose la scène, solidement épaulée par ses partenaires. Un spectacle brillant.

Alain Spira, 23 février 2017



Que Stefan Zweig soit un grand auteur, on le savait. Qu'il puisse être aussi bien adapté pour le théâtre, voilà la surprise.

Pour qui aime passionnément la littérature, les adaptations théâtrales de romans ou de nouvelles sont le plus souvent décevantes. Bravo donc à Elodie Menant qui nous offre, avec *La Peur*, une quasi-pièce de théâtre. Zweig semble bonne pâte. Et Dieu sait que les gens de théâtre, surtout en ce moment, en font leurs choux gras. Les adaptations se multiplient : *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, particulièrement, que l'on vous fait déguster à toutes les sauces. Mais, à chaque fois, bien sûr, on reste sur notre faim.

Cette *Peur*, donc, aurait pu faire peur mais c'est une vraie réussite. L'histoire est simple : une femme se trouve confrontée à un maître-chanteur en jupon qui lui réclame argent sur argent et lui pourrit la vie. La peur s'installe. Le génie de Zweig fait merveille et on suit cette dramatique histoire aussi angoissée que l'héroïne. Du grand art. Encore fallait-il savoir théâtraliser tout cela, tenir le suspense, faire croire aux personnages, les incarner. Et c'est là tout le talent d'Elodie Menant qui signe aussi la mise en scène. Même les quelques coquetteries théâtrales, l'utilisation signifiante, par exemple, d'un décor mobile, la présence en chair d'un personnage rêvé, les effets de musique appuyés, même cela donc, qui agacerait d'habitude, paraît juste, vrai, intelligent, sensé.

Et puis Elodie Menant a très bien dirigé ses trois comédiens. Aliocha Itovitch, qui joue le mari, est parfait. Ophélie Marsaud, en maître-chanteur, est incroyablement impressionnante. Quant à Hélène Degy, c'est une révélation. Aucune vedette, on le voit, pour appâter le chaland, sinon Zweig, bien sûr, qui les vaut toutes. Il y avait du monde, l'autre soir, à 19 heures pourtant, au Théâtre Michel. Et les gens, en sortant, après avoir applaudi comme des fous, disaient tout haut leur bonheur. C'est bien la preuve que rien, décidément, ne permet de désespérer de l'art dramatique...

Jean-Luc Jeener, 15 décembre 2016

« La Peur » au théâtre de Cambrai : vivant, palpitant et profondément humain

Stefan Zweig aurait sans doute été comblé par l'adaptation de sa nouvelle par la jeune Elodie Menant tant cette dernière a su s'imprégner de son univers et de son talent pour décrire les tourments de l'âme humaine. Son dispositif scénique et son formidable trio de comédiens ont fait de cette histoire somme toute assez banale un thriller amoureux particulièrement palpitant.

Comme une évidence

Nul doute que *La peur* était faite pour le théâtre. Non seulement, l'adaptation et la mise en scène d'Elodie Menant ont mis en lumière le quotidien du couple Wagner à la dérive mais elle a offert un spectacle vivant, palpitant et profondément humain. Grâce à un texte d'une grande intensité dramatique, la peur s'est rapidement propagée de la scène à la salle.

Astucieuse scénographie

Ce sont des panneaux mobiles qui ont matérialisé les cloisons de l'appartement des Wagner. Les spectateurs ont tantôt vu de l'extérieur, regardant les personnages évoluer au travers de la fenêtre, tantôt de l'intérieur de l'appartement, au plus près d'eux, comme projetés dans leur quotidien. Mais ce dispositif est allé bien plus loin puisqu'il a parfaitement traduit l'émotion intérieure des personnages. Cette scénographie très inspirée a ainsi rendu palpable le poids de la peur grâce à cette sensation d'étau qui se resserre à l'instar de l'obstination dans le mensonge...

Références

Cette pièce s'est bel et bien inspirée de l'univers d'Hitchcock : toute une chaîne de faux-semblants s'est progressivement révélée aux yeux des spectateurs. La tension est allée crescendo dans ce couple avec un mari soupçonneux, de plus en plus oppressant pour sa femme, elle-même étouffée par son angoisse qu'éclate la vérité. Une crainte qui a viré à la psychose (tiens donc !) avec les interventions d'un troisième personnage.

Effrayante allégorie

En portant son lot de dissimulation, chacun des personnages a fait en sorte que la frontière entre la vérité et le mensonge, la réalité et la folie, est devenue de plus en plus floue. Véritable allégorie de la peur qui hante Irène, le personnage d'Elsa a fait froid dans le dos au point que le public a fini par redouter sa présence sur scène...

Coup de théâtre

Ensevelie sous le mensonge, submergée par la honte et paralysée par la peur, Irène a perdu pied et la situation au sein du couple a dégénéré jusqu'à un dénouement aussi puissant que surprenant. Une fin quasiment résumée dans cette réplique du mari avocat qui s'affirme être contre toute forme de lâcheté : « La peur détruit, la punition apaise... »

J.-P. L., 5 avril 2016

Stefan Zweig lui-même aurait applaudi à cette adaptation, tant le travail d'Elodie Menant est admirable. "La Peur", c'est cette nouvelle qui retrace la descente aux enfers d'un couple qui bat de l'aile. Pour ce drame de l'intimité, le choix de mise en scène relève peut-être du génie : un univers à la Hitchcock ! Comme dans "Fenêtre sur cour", on ne perçoit les scènes conjugales qu'à travers les fenêtres d'une maison. Les murs amovibles permettent de recomposer à l'envi les différentes pièces. Mais aussi, de figurer l'univers kafkaïen dont Mme Wagner s'est rendue prisonnière en trompant son mari. Pour le reste, c'est un sans-faute : l'interprétation des acteurs est prodigieuse. Le désespoir de Mme Wagner, l'exaspération de son mari, l'écoeurement de l'amante trompée, chacun des personnages résonne dans le spectateur avec une force sans pareille, en emportant un morceau de lui, tel un miroir brisé.

Juillet 2014



licra

ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme

La pièce de Zweig relève du théâtre de l'intimité, de ce concentré d'humanité, le couple et son double absent, l'amant. Car c'est sans doute là que tout commence pour Zweig et que tout peut basculer d'un instant à l'autre : notre humanité au risque de ce qui peut toujours la nier tout en procédant d'elle, notre inhumanité.

Histoire banale et ordinaire en apparence : une jolie jeune femme s'ennuie dans son mariage ; son mari, un jeune avocat la néglige. Se sentant délaissée elle prend un amant pour se sentir vivre et aimée. Mais une femme l'aborde, prétendant être l'épouse trompée de l'amant : elle lui extorque de l'argent pour prix de son silence. Elle revient et s'acharne, enfermant peu à peu la jeune femme dans un silence et une accumulation de mensonges qui la détruisent et l'emmènent au bord de la folie... Un soir pourtant sa maître-chanteuse lâche un demi aveu : il suffirait qu'elle cesse de mentir à son mari pour être débarrassée d'elle ; « bientôt elle comprendra »...

Montée comme un thriller haletant, les pièces de la maison comme incrustées sur la scène, un microcosme dans le macrocosme du monde qui est juste là, en bordure de scène, la pièce de Zweig est servie par un magnifique trio d'acteurs. La peur, la terreur et la pitié nous saisissent peu à peu, nous tenant en haleine, le cœur au bord des lèvres : nous les éprouvons et les épurons, c'est à dire que nous en comprenons toutes les subtilités. Une leçon d'une acuité et d'une affolante précision sur la nature des émotions qui nous agitent et qui peuvent nous élever comme nous abaisser.

WebThéâtre

Théâtre, Opéra, Musique et Danse

C'est fort pénible d'être marié à un avocat pénal qui passe sa vie dans des dossiers et transpose la rigueur du droit dans la vie quotidienne. On comprend que la belle Irène ait une aventure discrète avec un professeur au tempérament plus joyeux. C'est agréable et il suffit de ne pas se faire surprendre quand on appelle son amant sur le téléphone fixe, qui, naguère, permettait les rendez-vous adultère moins facilement que les appareils d'aujourd'hui. Mais un maître-chanteur peut entrer dans la danse. Ici, c'est une maîtresse-chanteuse qui surgit dans la rue et se prétend l'amie en titre de l'amant. Elle veut un peu d'argent, puis de plus en plus. L'épouse s'inquiète, s'affole, emprunte à son mari mais la situation devient de plus en plus intenable, aggravée par l'attitude de l'époux au rôle de plus en plus ambigu. Le ménage explosera.

La nouvelle de Stefan Zweig fait penser à *Maison de poupée* d'Ibsen : la femme coupable, la femme qui s'en va est dans son droit, dans sa pratique d'une liberté qu'on n'a longtemps donnée qu'aux hommes. Elodie Menant ne cache pas qu'elle a adapté le texte en pensant à *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock. Tandis que l'on change d'époque – ce sont les années 50, avec le transistor, l'élégance soignée et sage des femmes de l'époque –, l'on est dans un suspense savamment entretenu, avec un personnage inquiétant qui rôde, va et vient – la femme qui fait chanter l'imprudente. Tout se passe sous le regard des autres, dans le voyeurisme que permet la transparence des fenêtres et la proximité d'un palier à l'autre. Elodie Menant a commandé à Olivier Defrocourt un décor qui, comme un jeu de construction, s'ouvre et se ferme, tourne, offre différents angles de vision et se disloque. Les acteurs, comme c'est de plus en plus souvent le cas dans le théâtre contemporain, sont les manipulateurs de cette scénographie qui pivote et se désunit. Tournement des objets et tournement du mensonge : c'est ainsi que la mise en scène fait avancer, à vive allure, ce jeu du secret, des trappes qui s'ouvrent dans les cerveaux et de l'édifice bourgeois qui se fissure. C'est très habilement fait et pris en main par des acteurs qui jouent dans la vivacité, par petites touches pressées, et dans la reconstitution d'une certaine société désuète : Hélène Degy incarne avec une grâce jamais brisée l'épouse chahutée de l'intérieur par des sentiments contraires, Aliocha Itovitch campe le mari d'un trait sûr, avec une unité du jeu qui traduit l'incapacité du personnage à sortir de ses certitudes, et Ophélie Marsaud incarne l'inconnue cupide avec une troublante joliesse. Elodie Menant s'était intéressée précédemment à une autre œuvre de Zweig, *La Pitié dangereuse*, comme actrice, placée sous la direction d'un autre metteur en scène (Stéphane Olivié-Bisson). C'était une belle réussite mais ce nouveau spectacle à partir du même auteur est supérieur à la précédente réalisation, plus raffiné et plus fascinant.

Gilles Costaz, 21 novembre 2016

<http://www.webtheatre.fr/La-Peur-de-Stefan-Zweig>

Fenêtre sur cœur

Élodie Menant signe une adaptation hitchcockienne de la nouvelle de Stefan Zweig. Les tourments d'une femme adultère y sont dépeints dans une mise en scène efficace menée par un trio d'acteurs convaincants.

Stefan Zweig fait l'objet d'un engouement théâtral certain : *Amok* est transposé sur le plateau du Théâtre de Poche-Montparnasse ; un seul en scène interprété par Jérôme Kircher retrace *Le Monde d'hier* au Théâtre des Mathurins, et, dix mètres plus loin, le Théâtre Michel présente *La Peur*. Les metteurs en scène ont bien compris qu'adapter une œuvre de Stefan Zweig, c'était s'assurer une salle de spectacle captivée. Grand maître du suspense, l'auteur autrichien est en effet la référence du thriller psychologique. Ses personnages en prise à des obsessions qui les mènent souvent jusqu'aux frontières de la folie sont décrits avec une finesse d'entomologiste. Du pain béni pour nourrir le monologue intérieur des comédiens qui s'emparent du texte !

Dans *La Peur*, on s'intéresse à un jeune couple bourgeois. Fritz est un brillant avocat qui entretient Irène, sa coquette femme désœuvrée. Amoureuse de son mari, cette dernière le trompe néanmoins avec un musicien. L'insouciance d'Irène s'étiole au fur et à mesure qu'un maître-chanteur, qui prétend être la femme de son amant, la menace de tout dévoiler à Fritz. La jeune femme sombre alors dans une paranoïa autodestructrice jusqu'à la révélation finale qui confère un double niveau de lecture à la pièce qui vient de se jouer sous nos yeux.

L'esthétique du cinéma des années cinquante transparaît dans les costumes et le décor mobile qui campe le foyer cossu du couple pour en fin de compte symboliser la prison intérieure dans laquelle s'enferme Irène. Le train-train amoureux déraile quand Ophélie Marsaud fait son entrée en scène. L'actrice offre une interprétation sans fausse note de cette femme dérangeante et manipulatrice. Sa présence muette lors de dialogues entre Irène et Fritz nous plonge dans la psychose de la femme adultère, obsédée par cette épée de Damoclès permanente qui s'invite jusque dans son salon. La femme mystérieuse est-elle une simple métaphore du remords née dans l'esprit tourmenté d'Irène ou représente-t-elle une réelle menace pour le couple ? Plus Irène s'entête dans le mensonge, plus le public espère l'aveu qui la libérera de la folie.

Élodie Menant et Aliocha Itovich interprètent des personnages ambigus : une femme qui trompe un mari aimant et un mari trop aveugle pour n'avoir rien à se reprocher. Dans l'ensemble, leur jeu sert la tension de la pièce, notamment celui d'Élodie Menant qui gagne en intensité jusqu'au paroxysme final de l'angoisse. Les phrases lapidaires du mari, avocat pénaliste, sont savoureuses pour le spectateur omniscient : « La peur détruit, la punition apaise ». Les échanges des deux acteurs manquent parfois de naturel, mais ce parler artificiel peut aussi s'entendre comme un parti pris qui traduit la fausseté régnant au sein du couple.

Le spectacle est un condensé de tension dramatique qui captive le public grâce à un intelligent travail de réécriture. Les intrigues de Stefan Zweig n'ont pas fini de revivre sur les planches. ¶

Bénédicte Fantin, 18 janvier 2017

<http://lestroiscoups.fr/la-peur-dapres-stefan-zweig-theatre-michel-a-paris/>

Si l'on retrouve dans cette nouvelle écrite en 1913 tout le génie observateur de Stefan Zweig sur le comportement humain, il a fallu à Élodie Menant un talent d'écriture très pointu et une certaine aptitude à décortiquer les ravages, les complexités et les failles de ce couple pour qu'elle adapte de manière aussi brillante et riche d'émotions ce très beau texte.

L'histoire en surface est presque banale. Irène, femme de la bonne société et mère au foyer trompe son avocat de mari avec un pianiste, sans doute plus par ennui que par réel besoin. Un soir, une femme qui se prétend être la petite amie de son amant, l'interpelle et lui réclame de l'argent en échange de son silence. Un chantage de la peur qui va l'entraîner dans un engrenage de mensonges.

Sur le fond c'est une véritable dissection chirurgicale d'un couple qui se noie dans son incapacité à se comprendre et à communiquer, une vision très précise de sa déchéance inéluctable. Seul le mensonge obstiné d'Irène comme unique recours sans retour possible en arrière, recule sa peur de blesser son mari, sa peur de mettre en péril une vie rassurante, sa peur de tout faire voler en éclats, sa peur d'affronter un mari qui sait déjà.

L'auteur qui est aussi la metteuse en scène a eu la brillante idée de transposer cette histoire dans les années cinquante sur fond de rock'n'roll dans un décor très mouvant, véritable quatrième acteur de cette comédie dramatique. L'esthétique y est particulièrement soignée avec des objets vintage du meilleur goût qui sentent bon le formica et la vieille radio à piles et qui donne un style cinématographique très agréable. Le spectateur est ainsi placé dans le rôle du voyeur, témoin très présent de ce suspense angoissant qui navigue entre mensonge et manipulation jusqu'au dénouement final qui ne sera bien sûr pas celui que l'on pouvait imaginer durant tout ce déroutant tourbillon.

Les comédiens sont d'une justesse à couper le souffle et vous happent dès la première minute dans leur chute émotionnelle. Leur jeu est particulièrement fort et précis avec un talent très proche de la perfection sur la vague du faux semblant. Un coup de cœur particulier pour Hélène Degy (Irène) qui interprète son personnage de femme rongée par la peur, le désarroi et la détresse d'une manière éblouissante et tout à fait remarquable ce qui, je l'espère pour cette magnifique comédienne, lui apportera un Molière plus que mérité. Courez voir cette pièce qui sera vite un succès car vous allez adorer ressentir cette peur.

Patrick Rouet, 17 octobre 2016

<http://www.regarts.org/Theatre/la-peur.htm>



Comme une spirale infernale

La nouvelle de Stefan Zweig comporte une cinquantaine de pages, comprenant très peu de dialogues et d'informations sur les personnages. S'appuyant sur la description que fait Zweig, avec la précision qu'on lui connaît, des sentiments de culpabilité, d'angoisse et de désarroi, Élodie Menant écrit une adaptation vivante et non illustrative qu'elle met en scène avec une grande finesse dans sa direction d'acteurs.

Trois magnifiques acteurs – Hélène Degy, Aliocha Itovich, Ophélie Marsaud – portent cette histoire à son paroxysme avec élégance et conviction. Ils nous plongent dans l'atmosphère des années 50, à l'aube de la naissance de la société de consommation avec ses cuisines en formica, ses réclames imagées et ses jupons gonflants sous les jupes des dames, avec en point de mire, l'univers des films d'Hitchcock.

Une dégradation inexorable

Dès le début de la pièce, le décor petit bourgeois enferme les personnages et nous met mal à l'aise, comme s'il ne correspondait pas aux paroles échangées et à l'apparente tranquillité du couple. Malgré leur réussite sociale, Fritz et Irène vivent dans la promiscuité de pièces exigües qui évoque un horizon limité, routinier et une situation d'étouffement que renforce la rigidité des points de vue de Fritz. Jouant avec l'étroitesse du plateau, la scénographie est constituée d'un décor astucieux. Des panneaux tournants nous conduisent de l'intérieur vers l'extérieur, du salon à la cuisine ou sur le balcon. Le chantage d'Elsa et la montée en puissance de la peur d'Irène viennent souffler un vent de total désordre et se répercute dans le décor lui-même qui devient vivant et inquiétant.

Elsa semble camper dans la tête d'Irène comme une hallucination créée par sa peur et sa culpabilité. Elle surgit, avec ses regards en coin et ses silences prolongés, des points d'ombre du décor et comme née des fissures de l'esprit d'Irène. Emprisonnée à l'intérieur d'elle-même, le personnage d'Elsa renvoie Irène de façon irrationnelle à la peur des sorcières de son enfance. En choisissant de laisser les pensées d'Irène s'incarner sur le plateau, Élodie Menant entrelace aussi les temporalités. Car on la voit sur le plateau vivre et penser en même temps : elle peut discuter avec son mari tout en se souvenant d'une rencontre avec Elsa ou en revivant un souvenir personnel.

Est-elle véritablement folle comme le suggère Fritz ? Est-elle sujette à des hallucinations ? Ici distillée au goutte-à-goutte, la peur met à jour les béances. Elle mine le quotidien de ce couple bien sous tous rapports, et chaque action devient sujette à caution.

Au-delà de la pièce, se profile la silhouette de Zweig. Selon son habitude, il nous renvoie, dans une démonstration impeccable, à l'ambiguïté des sentiments humains qui ouvrent toujours sur le doute et le paradoxe, sans jamais répondre à l'absolu qui nous habite. Pour lui, la pitié est dangereuse et toute vérité naît la plupart du temps d'un inévitable mensonge.

Dany Toubiana, 1er novembre 2016

<http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/elodie-menant-nous-plonge-dans-la-peur/>



La Peur *subjugue tout du long au Théâtre Michel*

La Peur bouscule les certitudes du couple. Et si les habitudes quotidiennes et la bienveillance de façade ne cachaient que d'irréductibles réflexes de défiance et de protection? Cette adaptation d'une nouvelle de Stefan Zweig manipule habilement les certitudes et fait monter doucement la pression jusqu'au drame... La pièce finit par s'assimiler à un thriller psychologique et prenant.

Irène et Fritz Wagner forment un couple heureux de la classe moyenne. La femme au foyer et son avocat de mari vont pourtant traverser une tempête force 5 qui pourrait bien mettre leur couple en péril.

Les codes du couple mis à mal

La pièce débute comme un tableau idyllique. Le mari et sa femme prennent un petit déjeuner qui ressemble à tant d'autres. Les sourires semblent pourtant plus entendus que franchement sincères. La pièce révélera patiemment les psychoses enfouies du couple trop modèle pour être honnête. Les grandes promesses sont d'autant plus bancales qu'elles contreviennent aux aspirations de chacun. Les concessions acceptées par la femme éprise de culture et le mari tout dévoué à la justice ne tiennent pourtant pas face à la réalité quotidienne. Chassez le naturel...

Une mise en scène astucieuse

Les murs de l'appartement sont aussi mobiles que les sentiments se tendent. Les acteurs meuvent les côtés de leur foyer dans des configurations de moins en moins droites, reflet de troubles intérieurs grandissants. Les faciès perdent leur jovialité et un second personnage féminin vient troubler Irène jusqu'à lui faire perdre tout sens commun. Les 3 comédiens troublent jusqu'à se demander si leurs interventions sont rêvées ou réelles. Le mari pragmatique conserve les pieds sur terre mais son épouse plus fantasque perd pied. *La Peur* la fait sombrer, peur de voir sa duplicité découverte et de devoir se confesser à son mari.

La pièce fascine jusqu'à son dénouement. Les affinités de Zweig avec les thèses de ses compatriotes psychiatres viennois mènent la pièce dans une atmosphère pesante qui fait mouche. On ne perd pas une miette de cette pièce claustrophobique et passionnelle.

Stanislas Claude, 21 octobre 2016

<http://publikart.net/peur-subjugue-long-theatre-michel/>



Rien ne va plus dans le couple qu'Irène Wagner forme avec Fritz, son mari avocat, qui la délaisse un peu plus de jour en jour pour son travail.

Tandis que le couple se disloque, la liaison entretenue par Irène avec un professeur de piano, et dont une mystérieuse femme semble être le témoin, donnera à ce quasi huis-clos une tournure à la fois angoissante et fantastique entre Hitchcock et David Lynch.

Avec "La Peur", Elodie Menant nous offre une splendide adaptation, à la fois respectueuse du style original et empreinte de modernité, qui traduit bien la montée de l'angoisse de la nouvelle implacable de Stefan Zweig.

Il y a bien en effet quatre personnages dans ce thriller: Irène, Fritz, Elsa (la femme de l'amant d'Irène, qui la fait chanter) et enfin la peur qui s'insinue dans le foyer et en paralyse la communication, poussant Irène à s'enfoncer inéluctablement dans le mensonge sans échappatoire possible.

L'ingéniosité de la mise en scène d'Elodie Menant alliée à la qualité du texte de Zweig bâtit pièce à pièce le puzzle de cette angoissante histoire, en dynamisant le récit et en faisant très lentement monter le suspens, nous proposant une atmosphère tendue et étouffante.

Des panneaux tournants changent l'ambiance des scènes avec fluidité et les tableaux s'enchaînent efficacement sur des rythmes de l'époque. Scénographie, costumes (de Cécile Choumiloff), bande-son : l'esthétique de ce spectacle est cohérente et concourt à en faire une brillante réussite.

Dès les premières scènes, les comédiens admirablement bien dirigés, lancent les chevaux à grande vitesse et le rythme ne faiblit pas. Dans le rôle d'Irène, Hélène Degy accomplit une très belle performance et traduit avec subtilité l'évolution de son personnage. Elle est magistrale.

Face à elle, Renaud Danner est vraiment convaincant dans un rôle pas évident à jouer. Enfin, Ophélie Marsaud impose dans le rôle d'Elsa, une présence énigmatique.

On est donc plus que conquis par cette nouvelle création qui devrait convaincre autant que "La Pitié dangereuse", réussite absolue des saisons précédentes. Beau travail !

Nicolas Arnstam, Froggy's-delight.com, 17 juillet 2014

LEBRUIT DUOFF

La peur, cette hydre grouillante aux multiples têtes qui se régénèrent en se multipliant dès que l'on entreprend de vouloir l'éradiquer, est au centre de cette nouvelle de Stefan Zweig, maître en l'art de peindre les tourments humains. Contemporain de Freud, ce Viennois du début du siècle dernier (La Peur fut écrite en 1910), savait combien la culpabilité à l'œuvre distille goutte à goutte son venin pour gangréner la vie de celui, ou de celle en l'occurrence, qui l'abrite dans les replis de son être en souffrance. La mise en scène d'Elodie Menant, qui emprunte là à Hitchcock son art du suspense, plonge le spectateur dans le maelstrom de ses propres conflits internes jusqu'à un dénouement, lui-même aux limites de la perversité « bienveillante ».

Irène, jeune et jolie femme bourgeoise du début du XXème aurait tout pour être heureuse (n'a-t-elle pas entre ses mains toute la parfaite panoplie de la ménagère comblée : un mari certes très occupé par sa profession d'avocat mais aimant, deux enfants que l'on devine beaux comme il convient à la classe aisée qui a de quoi les bien nourrir et les bien habiller, une servante dévouée, et une belle maison ?), si ce n'était cet imperceptible manque à vivre, ce malaise diffus de se sentir une fois pour toutes, installée dans une existence dorée qui lui échappe. Alors, un beau pianiste, rencontré lors d'un concert où elle s'est rendue seule, excite son désir d'exister en dehors de la cage familiale où son existence se déroule jusqu'ici sans heurt. Il va devenir son amant qu'elle verra dans le plus grand secret ; sauf qu'elle, elle sait qu'il existe...

Les ferments de la culpabilité sont là tapis dans l'ombre. Et, il suffira que celle qui se présente comme l'ex-maîtresse du musicien viennois lui soutire de l'argent en échange de son silence, pour que flambe en elle le démon qui va implacablement la ronger de l'intérieur. Incapable d'avouer sa « faute » à son mari, qui pourtant insiste du côté du pardon rédempteur en lui contant les cas qu'il a à plaider (« se reconnaître coupable s'est déjà être libre »), elle sombre dans les affres déchirants de l'angoisse que sa « faute » soit découverte, d'autant plus que « la maitresse-chanteuse » se fait de plus en plus insistante. Cette descente aux enfers, orchestrée impeccablement, est rendue par un dispositif scénique qui met le spectateur dans la position du voyeur de Fenêtre sur cour.

La chute, imprévisible, et qu'on ne révélera pas ici, n'est une rédemption qu'en apparence : il est des pardons plus brûlants que les feux de Lucifer. Thriller, bien ficelé et qui inverse les codes du genre : la victime n'étant pas l'innocente mais la coupable, sauf que le bourreau en l'innocentant devient rétrospectivement le coupable de ses tourments...

Yves Kafka

L'une des pièces qu'il ne fallait pas manquer lors de cette session 2014 du Festival Off d'Avignon, c'est bien celle-ci !

La Peur est un thriller amoureux haletant qui met la trahison et la peur sur le devant de la scène. Irène, une femme adultère, se retrouve en proie à une angoisse permanente lorsque Elsa, la compagne de son amant, se met à la traquer et à la harceler, menaçant de tout révéler à son mari si cette dernière ne lui remet pas de grosses sommes d'argent. Ce chef d'œuvre de Stefan Zweig, remarquablement adapté par Elodie Menant et magistralement incarné par trois comédiens qui jouent avec leurs tripes, prend ici des allures de film hitchcockien. La mise en scène, très contemporaine, qui fait le choix d'un décor mobile et adaptable, nous permet d'observer au plus près ce couple à la dérive qui communique sans plus parvenir à se comprendre. Tandis que les contours des pièces se déplacent pour créer d'autres scènes, nous passons du salon du couple à une ruelle sombre, à certains moments nous distinguons une silhouette à travers une vitre, parfois nous entendons certains personnages sans les voir... Chacun des personnages porte son lot de dissimulations et la frontière entre la vérité et le mensonge, la réalité et la folie, devient de plus en plus floue. Le personnage d'Elsa apparaît de temps à autre comme une allégorie de la peur d'Irène, représentant les pensées de cette dernière. Ainsi, nous nous trouvons complètement immergés dans l'intimité des personnages. Irène et son mari font tous deux des efforts pour tenter de sauver leur couple du naufrage qui les guette - elle en quittant son amant et lui en travaillant moins - mais en vain. Ensevelie sous le mensonge, submergée par la honte et paralysée par la peur, Irène perd pied et la situation au sein du couple dégénère jusqu'à un dénouement aussi puissant que surprenant !

1h20 de vrai spectacle qui nous scotche à notre siège. Un grand moment de théâtre.

Mélina Hoffman, BSCnews.fr, 26 juillet 2014



Un thriller psychologique haletant

Dans ce thriller machiavélique au delà du simple chantage et du harcèlement de la femme adultère découverte c'est la lente explosion d'un couple qui est mise à nu. Dès l'installation des spectateurs les comédiens sont sur scène et jouent en silence des moments de la vie quotidienne. Les spectateurs les voient par une fenêtre comme s'ils les épiaient. Nous nous trouvons ainsi dans l'ambiance du spectacle avant même le début de celui-ci. Puis le noir se fait et la pièce commence.

La scénographie est très travaillée et extrêmement audacieuse. Deux angles d'une maison délimitent l'espace de jeu et viennent renforcer une sensation d'enfermement, de prise au piège. Mais comme ceux-ci pivotent cela permet aussi de voir l'extérieur de la maison. Et cela apporte une impression très cinématographique en donnant des effets de champs-contre champs qui rappellent les codes du thriller Hitchcockien. Le rythme haletant de la pièce est renforcé par l'interprétation des acteurs. Notamment Hélène Degy qui interprète avec justesse et fougue le personnage d'Irène.

Simon Blondel, le 7 juillet 2015

Au Petit Louvre, la mise en scène d'Elodie Menant de la nouvelle de l'auteur autrichien nous fait pénétrer de façon plutôt haletante dans un esprit menacé. Un thriller théâtral de belle facture.



Irène est une femme des années vingt, autrichienne, bourgeoise, féminine. Et malheureusement, infidèle. Un jour, elle se fait surprendre par la femme de son amant. Qui lui demande de l'argent. Et amorce un manège qui va continuer, continuer... jusqu'à terroriser notre héroïne.

Le schéma mis en place par Stefan Zweig est classique. Son intérêt est de proposer, en arrière-fond, une réflexion sur la vérité (le mari d'Irène étant avocat). La mise en scène d'Elodie Menant (qui avait déjà transposé *La Pitié dangereuse*) en exacerbe les couleurs. Physiquement, la talentueuse Ophélie Marsaud – la persécutrice – aussi petite et aigüe qu'inquiétante du fait de ses yeux perçants, est le contraire d'Hélène Degy, qui joue Irène. Et plus que le décor sur roulettes, qui virevolte et enferme le personnage principal, c'est le travail sur la lumière qui crée l'espace mental, attaqué par la menaçante Elsa. La présence de Renaud Danner vient créer le doute : rassurant ou menaçant ? Il sait être l'un aussi bien que l'autre.

Ces comédiens prennent leur temps, sans en faire trop. Ce sont eux qui impriment son rythme à l'histoire. Tout fonctionne : on suit l'héroïne. On la voit assaillie de fantasmes, qui n'en sont peut-être pas... Passer de l'attitude traquée à l'émouvant relâchement de la fin... Hélène Degy nous entraîne à sa suite. Et de manière simple, uniquement grâce à la présence d'Ophélie Marsaud, la mise en scène transforme une scène ordinaire en vision mentale. Un spectacle accessible, qui sait transmettre un texte, et dans le même temps être haletant. Allez donc vous perdre.

Geoffroy Nabavian, TouteLaCulture.com, 24 juillet 2014



Après *La Pitié dangereuse*, Élodie Menant adapte cette fois une nouvelle de Zweig : *La Peur*.

Elle nous en offre une version captivante qui tient en haleine de bout en bout jusqu'au coup de théâtre final, décortiquant habilement les sentiments des personnages prisonniers de leurs mensonges.

Elle en a parfaitement saisi la psychologie et utilise intelligemment le décor comme ressort dramatique supplémentaire.

Le décor mobile nous fait voir l'action selon différents angles de vue dans un découpage quasi cinématographique baigné d'une atmosphère très hitchcockienne qui aurait pour image « fenêtre sur cour », et pour son « Les oiseaux ». Clins d'œil soulignés par d'élégants costumes années 50.

Cette véritable descente aux enfers d'un couple qui ne se comprend plus est remarquablement servie par un trio d'acteurs talentueux avec dans le rôle d'Irène une Hélène Degy absolument époustouflante et un Renaud Danner qui campe un Fritz à la fois rigoriste et tourmenté.

Ophélie Marsaud dans le rôle d'Elsa fait intelligemment monter la tension jusqu'à la dramatique et bouleversante scène finale.

Une vraie réussite saluée avec enthousiasme par un public conquis.

Nicole Bourbon, ReqArts.org, 17 juillet 2014

BON PLAN THEATRE

Ce spectacle est tiré d'une courte nouvelle de Stefan Zweig écrite en 1910 et publiée 10 ans plus tard. A l'origine, c'est l'histoire d'une jeune bourgeoise, mariée, aimée de son mari, qui le trompe néanmoins par envie de se divertir.

La jeune et très talentueuse Elodie Menant a adapté cette nouvelle dans les années 50. Cette fois, la jeune épouse, Irène, trompe son mari par désœuvrement plutôt que par jeu. En effet, son époux Fritz, avocat, passionné par son travail, la délaisse. Conscients l'un et l'autre, ils essaient d'améliorer la situation par le dialogue mais Fritz est vite repris par ses travaux. Irène finit par prendre un amant, Edouard, professeur de piano. Fritz se doute de quelque chose. Irène ment pour dissiper les soupçons et le malaise s'installe insidieusement. Bientôt, un troisième personnage entre dans la vie du couple, Elsa, compagne d'Edouard. Elle n'aura qu'un but : faire chanter Irène. Prise d'une peur-panique, se refusant d'avouer la vérité à son mari, pour ne pas briser son ménage, Irène entre dans la spirale infernale du mensonge...

Monté comme un thriller, les rapports du couple se détériorent vitesse grand V. Le dialogue fait place aux disputes, les disputes à la violence. Le mensonge appelle le mensonge. Irène s'étouffe dans ses explications, la situation délétère l'enserme comme dans un étau, l'air devient irrespirable jusqu'à un dénouement inattendu...

La mise en scène très moderne d'Elodie Menant est maîtrisée, énergique et convaincante. Elle bouscule ses interprètes qui donnent le meilleur d'eux-mêmes. On les sent très investis dans leur rôle, au milieu d'un décor intelligemment modulable qui tient aussi un rôle. Les costumes nous replongent vraiment dans les années 50 où le début de la modernité commençait à dépoussiérer la vie étriquée des femmes au foyer. L'ensemble donne une belle cohésion et un spectacle passionnant, dense et puissant.

Jeanne-Marie Guillou, 20 juillet 2014 <http://www.bonplantheatre.fr/article/la-peur>



« Une fois que tu commences à mentir, c'est impossible de revenir en arrière »

Partant d'une nouvelle de Stephan Zweig, Elodie Menant a imaginé de façon étonnante et incisive, la pièce de théâtre « La Peur », que nous pouvons voir au Petit Louvre.

Dès le début du spectacle, nous comprenons qu'un fossé, difficile à combler, s'est installé au fil du temps, dans ce couple. Et qu'avec ce fossé, le mensonge est arrivé... Et qu'avec le mensonge, insidieusement, par le biais d'une troisième personne, la peur apparaît...

Grâce à une scénographie très habile, nous voyons les murs de la maison se resserrer comme un étau implacable sur la femme, de plus en plus empêtrée dans ses mensonges.

Très bien interprété par les trois comédiens, particulièrement par Hélène Deguy qui joue Irène, et qui nous fait vivre avec elle les affres de cette peur dans lesquels elle se débat, telle une mouche prise aux pièges d'une inextricable toile d'araignée.

On ne sort pas indemnes de ce spectacle...

Tessa, 10 juillet 2014 <http://www.agendatheatre.fr/la-peur-au-petit-louvre-a-16h40/>

ATELIER THEATRE ACTUEL
LABEL THEATRE & CIE
5, rue La Bruyère – 75009 Paris

01 53 83 94 94 – télécopie : 01 43 59 04 48
www.atelier-theatre-actuel.com

